

France Bastia, figure marquante de la vie littéraire belge

Littérature L'épouse d'André Goosse s'est éteinte lundi à l'âge de 80 ans. On lui doit "Le Cri du hibou". Elle dirigeait la "Revue générale".

France Bastia, dont nous avons annoncé le décès dans nos éditions de mercredi, était une figure marquante de la vie littéraire belge, en même temps qu'une femme d'action et de savoir.

Née à Bruxelles, le 12 novembre 1936 – elle venait d'avoir quatre-vingts ans –, elle avait fait une candidature en philologie romane, avant de se tourner brièvement vers une activité journalistique, puis de devenir, de 1962 à 1964, la secrétaire du poète et sénateur Pierre Nothomb. Mariée en 1960, elle se consacrait toutefois surtout à l'éducation de ses quatre fils. En 1970, la famille s'installa au Zaïre, où elle fut adjointe à l'attaché culturel de l'ambassade belge à Kinshasa.

A l'avant-poste

Divorcée en 1982, elle reprit en indépendante des activités de relations publiques, qui l'amènèrent à créer en 1984, aux éditions Duculot, le premier service de presse d'édition en Belgique. En 1987, elle devint la rédactrice en chef de la "Revue générale", une tâche à laquelle elle se dévoua corps et âme. En 1994, elle accepta la présidence de l'Association des écrivains belges de langue française (AEB), où elle déploya une intense activité de témoignage et de promotion au service des romanciers, poètes, essayistes de notre pays. Elle fut également pendant de longues années membre du jury du prix de la Biographie du Cercle Gaulois.

150 000

Exemplaires du "Cri du hibou"

C'est avec cet ouvrage paru en 1975, la même année que "L'Herbe naïve" et "Vingt jours quarante jours", que France Bastia a connu son succès littéraire le plus important.

Mariée depuis 1988 avec le grammairien André Goosse, gendre devenu veuf de Maurice Grevisse, dont il actualisa le célèbre "Bon Usage", et membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, c'est peu dire que France Bastia fut véritablement, pendant un quart de

siècle, à l'avant-poste de la vie des lettres dans notre pays.

Pourtant, elle ne lâcha jamais la plume qui lui fit écrire des contes publiés en 1971 sous le titre "Un oiseau dans le ciel". Ce premier recueil fut suivi, en 1975, d'une salve de trois romans: "L'Herbe naïve", "Vingt jours quarante jours" et surtout "Le Cri du hibou", dont les tirages accumulés atteignent aujourd'hui les 150 000 exemplaires. Ils lui valurent, cette même année, le prix De Nayer décerné par l'Académie royale pour l'ensemble de son œuvre. Une œuvre qui pourtant ne faisait que commencer. De ses comptes rendus de livres dans la "Revue générale" ou du bloc-note qu'elle y tint du temps qui passe et du changement des saisons, observés de sa résidence villageoise à Hamme-Mille, jusqu'à ses participations à des ouvrages collectifs comme "Waterloo et les écrivains" ou "100 Brabançons wallons du XX^e siècle", elle n'aura jamais renoncé à son écritoire.

Pour mener à bien et simultanément ses activités d'écriture, de gestion et sa vie privée, on se doute que France Bastia était une femme d'une énergie peu commune. Elle rayonnait de positivité et de gentillesse, mais avait le jugement incisif et savait ce qu'elle voulait. Il fallait ce mélange de qualités pour laisser dans notre vie littéraire le scintillant sillage de son passage parmi nous.

Jacques Franck

La passion et la gentillesse faites femme

Evocation Philippe Paquet

On avait fini par oublier ses 80 ans – qu'elle ne faisait pas, comme l'on dit. A chacune des réunions du comité de rédaction de sa "Revue générale" (elle en était la directrice-rédactrice en chef), à la table où prenaient place les Francis Delpérée, Jean-Baptiste Baronian, Jean-Loup Seban, Renaud Denuit et autres Vincent Dujardin, elle étonnait par son dynamisme et sa passion. Ou, plus exactement, elle n'étonnait plus, telle-

ment on s'était habitué à la voir préparer avec enthousiasme les prochains numéros. Un enthousiasme que n'avait même pas réussi à entamer la décision de la Fédération Wallonie-Bruxelles de couper dans les subsides qui permettaient aux bibliothèques de s'abonner à la revue.

De chacune des rencontres avec France Bastia, toujours souriante, toujours positive, on retirait une autre impression, tout aussi forte: celle que procure la gentillesse faite femme. Une qualité qu'elle partageait au demeurant avec celui qui était devenu, en secondes noces, sa deuxième vie ou, plus précisément, *toute* sa vie: le grammairien André Goosse. L'un et l'autre formaient un couple extraordinairement attachant qui connaissait à l'évidence le bon usage de l'existence. La chronique de France Bastia dans la "Revue générale", "Ce mois qui court", était parsemée de touchantes et pudiques allusions à "A.G.": pour rendre compte d'une émotion partagée, d'un coup de cœur pour un livre, d'un moment passé avec les petits-enfants, ou, bien sûr, d'une réflexion sur la langue française.

Dans cette chronique, France Bastia s'émerveillait du passage des saisons dans son jardin de Hamme-Mille, comme elle s'indignait des injustices que lui révélait, dans l'actualité de notre monde, l'écoute de la radio ou la lecture de sa chère "Libre Belgique". L'une d'elles l'avait particulièrement scandalisée: l'ignominie faite à Pierre Ryckmans, alias Simon Leys, par l'administration belge quand elle priva deux de ses fils de leur nationalité. Elle mena le combat en lançant, dans la "Revue générale", une pétition qui

exprima l'indignation des admirateurs du grand sinologue.

France Bastia, à 80 ans, était toujours occupée, lisant, écrivant, relisant, corrigeant. Elle n'a pas vu le temps passer. Ironie de l'histoire: le dernier numéro de la "Revue générale" qu'elle put encore publier, celui de janvier-février 2017, porte en couverture la reproduction d'une horloge... "*Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive*", remarquait Montaigne. France Bastia avait fait des "Essais" son livre de chevet.

Prompte à dénoncer les injustices